

DOWNTOWN

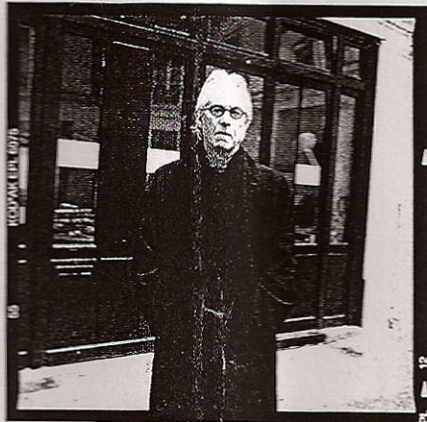
01

par Greil Marcus

Le souvenir que je veux garder de 2001, c'est la performance de Naomi Watts dans le film de David Lynch, *Mulholland Drive*. Sa façon de jouer est tellement intense et extrême qu'elle représente l'expérience qui m'a le plus marqué cette année.

Son rôle est complexe et schizophrène, cela va sans dire, mais plus je pense au film, plus je me rends compte que, dès le début, sa personnalité relève de la folie, la véritable question étant : comment va-t-elle exploser ? J'ai d'abord été fasciné par la scène de l'audition, celle où, après avoir répété un dialogue complètement ridicule, elle entre dans la pièce, donne la

réplique à un acteur blasé et insuffle une puissance érotique qu'en tant qu'écrivain je rêverais de pouvoir inspirer. La scène de masturbation, où son visage exprime simultanément un besoin irrépressible d'évacuer ses tensions négatives et un atroce dégoût de soi, sans qu'on sache ce qu'elle recherche véritablement, est encore plus forte. Mais la scène la plus fascinante est celle qui se déroule dans le club miteux, pendant la chanson en play-back, celle où elle se met à trembler comme un guéridon, celui dont on se sert pour invoquer les esprits, autour duquel on s'assoit en se touchant du bout des doigts pour convoquer les morts. Son jeu est tellement stupéfiant qu'on a l'impression qu'elle est elle-même une table tournante, visitée par un esprit, le sien, celui qui va bientôt mourir ou qui est déjà mort.



C'est ce souvenir que je veux garder car l'extrémisme est rarement présent aux Etats-Unis en ce moment. Or, je pense que sans extrémisme il n'y a pas d'utopisme, aucun espoir que la vie soit différente de ce qu'elle a été jusqu'à

présent, et de ce qu'elle est actuellement. Peu importe si c'est dans une discipline artistique, et non en politique, qu'apparaît cette dimension, peu importe si c'est par la négative, et non d'une manière soi-disant constructive.

Le bruit des attaques terroristes du 11 septembre, non seulement le choc visuel de l'effondrement du World Trade Center, mais aussi l'impact, sur

les consciences, de la destruction pure et simple du Pentagone, symbole de la puissance et de la suprématie nationale, l'écho virtuel du crash qui n'a pas eu lieu (celui du quatrième avion sur une cible inconnue), ce vacarme est toujours tellement assourdissant que toutes les voix sont comme amoindries, étouffées. Les voix dissidentes qui se sont élevées, principalement celles d'intellectuels de gauche, étaient tellement méprisantes qu'elles n'ont servi qu'à discréditer toute tentative d'expression. Ignorant totalement le sentiment de terreur qui habitait la plupart d'entre nous, elles ne cessaient de répéter que ce qui nous était arrivé était prévisible, qu'on aurait même dû l'anticiper, si seulement on était aussi intelligent que la personne qui défendait ce point de vue.

Même George Bush, incapable de

communiquer une véritable émotion, est étrangement silencieux. Pour le moment, il s'est davantage comporté comme un tribun romain que comme un président américain. Dans le rôle du meneur de ban, il est effectivement un homme politique extrêmement efficace. Mais en tant que leader national en période de crise, il ne peut pas être pris au sérieux. Il a été élu dans un seul but : transférer, en un minimum de temps, un maximum d'argent public au profit du cercle restreint des très riches. Cet objectif est toujours sa principale préoccupation. Sa réaction face aux attaques et à la menace directe qui plane sur les Etats-Unis, comme jamais depuis la guerre civile, consiste à mener une guerre efficace et remarquablement limitée en Afghanistan, et à réduire considérablement l'imposition sur les grosses fortunes. En période de crise, les gens se tournent vers leurs dirigeants, mais George Bush ne gouverne pas : il exploite la confusion et la peur qui se sont immiscées dans la population.

Dans un tel contexte, comment dénoncer cette situation et proposer des solutions ? Quel message exprimer, quelle voix faire entendre ? Comment expliquer que tout n'est pas juste, que le discours politique est creux, et que, comme l'a dit Karl Marx, "il faut que les gens soient terrorisés par eux-mêmes pour leur donner du courage" ? Non pas pétrifiés par les attaques dont nous avons été victimes, ce qui est le but des actions terroristes, non pas terrorisés par un ennemi, mais par eux-mêmes, pour ressentir qui ils sont, qui ils peuvent être, ce qu'est, et ce que n'est pas leur pays, ce qu'il devrait, et ce qu'il pourrait être. Contrairement à la terreur politique, la terreur exprimée dans un domaine artistique est peut-être le seul véritable discours. Je ne sais pas.

Pour le moment, les gens racontent des histoires. Des histoires auxquelles ils ont du mal à croire eux-mêmes. Je me trouve actuellement à New York, downtown, à quelques minutes à pied de la cible des attaques. Les signes de perte et de peur sont omniprésents, mais ce sont les histoires qui bouleversent notre vie privée. L'autre jour, j'étais chez une amie qui habite sur Broadway, entre Houston

et Canal. On parlait d'une crise familiale. Elle disait "Ça ne peut pas continuer comme ça, je suis trop fragile actuellement." Quand je lui ai demandé pourquoi, elle a quitté la pièce et est revenue avec une pile de photos, des photos du World Trade Center : une première de la tour en feu, puis une deuxième, une de la tour en train de s'effondrer, puis une multitude de clichés successifs, jusqu'à ce qu'on ne voit plus qu'un énorme nuage de poussière et de débris recouvrant toute la skyline. Elle avait pris ces photos depuis la fenêtre à côté de laquelle nous étions assis. Elle avait entendu un bruit incroyable, s'était penchée par la fenêtre, s'était emparée de son appareil photo et s'était mise à shooter. En tant que photographe professionnelle, ça avait été un réflexe naturel. Elle n'arrive toujours pas à croire ce qu'elle voit sur les photos. Moi non plus, d'ailleurs. Elle m'a raconté que sa fille de 12 ans, qui se trouvait à l'école du quartier à ce moment-là, avait entendu un bruit inexplicable, qu'elle s'était précipitée dans la cour avec ses camarades de classe et qu'elle avait vu cet énorme avion atterrir littéralement dans l'axe de la rue, contre cette cible inimaginable. Voilà ce que l'on entend, ce que l'on se raconte les uns aux autres, et à soi-même, ce qu'on gardera en mémoire toute notre vie – à moins que ces histoires soient remplacées par d'autres, encore plus terribles. ●

**Traduction de l'anglais
par Raphaëlle Dedourge**

Greil Marcus est écrivain, pionnier de la critique rock, observateur de l'Amérique et de la contre-culture. Il est l'auteur de *Lipstick Traces* (Allia). Il a publié en 2001 *La République invisible* (Denoël) et *Mystery Train* (Allia).



c Renaud Monbourny

En
A /
ac